



Brouillards sémiotiques et brouillages politiques

Richard Dubois

Collège de Lévis

« Un travail... doit servir une socialisation progressive de quelques problèmes. »

– D. Rottenberg

« La sémiologie ne peut se faire que comme une critique de la sémiologie qui donne sur autre chose que la sémiologie : sur l'idéologie. »

– J. Kristeva

Où il sera question du référent

Qui est plus qu'une notion, davantage et moins qu'un concept, une banale et bien vulgaire réalité : l'autre nom du monde, du monde réel (que j'appellerai ici le référent-monde).

Mon propos immédiat : la confusion sémiotique des origines, et en particulier le problème non résolu du schéma de Jakobson, tiré parfois du côté littéraire, puis, plus ambitieusement, mais comme si c'était une évidence, du côté linguistique universel d'une part ; d'autre part, l'égal brouillard sémantique entourant la notion de référent, d'où découle un certain nombre de problèmes éminemment concrets. Il me semble en effet que la question du référent, cet « irrésolu fondamental » tirillé

entre « texte » et « contexte », centre et périphérie, monde réel et tour d'ivoire, indique sinon une cause, à tout le moins une explication lointaine de la présente confusion des gens et des genres, elle-même constitutive de certaines dérives discursives actuelles, où la bien nommée « pensée politiquement correcte » ('PPC') est en train d'occuper une position hégémonique.

Cette dernière constitue mon propos latent, à la fois lointain (que vient le faire le référent dans la galère du politiquement correct ?) et immédiat. J'ai en effet l'intime conviction qu'aborder la sémiotique est toujours une façon de faire de la politique par un autre biais. Allons au-delà des débats pointus, toujours nous verrons se profiler une position, une morale, plus prosaïquement : une posture publique à défendre, une image, un groupe, une École, un camp. C'est toujours de camp qu'il s'agit, immanentiste ou référentialiste. Cela étant posé, je veux bien feindre, tactiquement, de ne parler que de référent...

Posons d'abord un problème de logique, qui me semble remonter aux origines du débat linguistique : il est important puisqu'il oblige peut-être à choisir, chez l'auteur des *Essais de linguistique générale* entre schéma de communication linguistique et schéma de communication littéraire, entre Jakobson et Jakobson. En d'autres termes, et notamment par le biais du « référent-monde » : j'entends ici greffer un peu de réel sur les diverses sémiosis, craignant que la pente « naturelle » de ces dernières soit finalement une sorte d'autotélisme, dont la version historique ou contemporaine, spirituelle, psychanalytique, ou esthétique, modernisée, s'appelle tout simplement, en termes ordinaires : angélisme, narcissisme, et tour d'ivoire.

Mais d'abord, donc, un mot du « flottement » sémantique des origines, qui perdure, et que je vois engendrer un malentendu de taille.

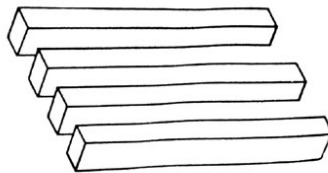
Pour les uns, le schéma de Jakobson est « un modèle de la communication verbale » (Bateson et al., 1981 : 19) ; pour d'autres, plus « généralistes », ledit schéma décrit « l'acte même de communiquer » (Ducrot et Todorov, 1972 : 427), ce qui déborde largement le domaine verbal ; pour d'autres enfin, il englobe les « éléments nécessaires à toute communication linguistique » (Dubois et al., 1991 : 216). Même remarque.

Je crois personnellement qu'il faudrait oublier les prétentions universalistes du système, et souligner un enjeu de taille. De deux choses l'une : ou bien le schéma de Jakobson n'a de sens qu'en littérature et dans les autres arts, ce que je crois – mais alors il faudrait l'appeler comme tel

schéma de communication littéraire puisque là en effet le référent-monde, contextualisé, importe moins que « le langage pour son propre compte » ;¹ ou bien il se prétend « linguistique », universel, et oblige à une re-nomination et une re-distribution des éléments du système.

Plus récemment et plus près de nous, Paul Siblot, au colloque « Le référent », relève pour notre plaisir les divers pôles de signification du terme en question : le référent, rappelle-t-il, désigne parfois les choses (Petit Robert), les objets du monde réel (Greimas, Courtés), parfois les objets d'une classe délimités par un concept (Mounin), parfois les objets de pensée (J. Dubois), les événements réels (Greimas), ailleurs les « idéologèmes »² (Dubois), ailleurs encore le « designatum » de la relation signe-objet (Dubois), et, retour à la bonne vieille réalité : les objets du monde observable (Mounin).

Autre brouillard : la fonction dite centrale du schéma de Jakobson, la fonction poétique, qui introduit directement à la question littéraire. On a ici accepté un peu rapidement l'idée de schéma « universel », alors qu'il est question, une fois encore, si nous lisons bien, de schéma littéraire, et par glissements progressifs, à une totale inversion du système, à une sorte de renversement de l'intérieur littéraire sur l'extérieur linguistique, un peu sur le mode axonométrique, qui de Escher (la main qui dessine la main qui dessine) en Yturalde (voir la figure), nous a habitués à ce type de figure impossible : l'auto-emboîtement.



1. Mais on obtient alors une proposition fortement idéologique : pur contexte, réduit à la marge, le référent-monde n'est jamais « message »...

2. Le terme ne désigne pas seulement « le monde perçu de l'intérieur des formations idéologiques » (texte distribué par le conférencier) qui permet encore à n'importe qui de dire que ce n'est pas de cela qu'il s'agit, mais, selon Kristeva (1969 : 53), la fonction intertextuelle « matérialisée » au niveau de la structure du texte et qui donne, tout au long, « ses coordonnées historiques et sociales »

En d'autres termes : le célèbre modèle est sans doute moins « linguistique » qu'on l'a prétendu...

Remarquons en tout cas que c'est sous l'entrée littérature que Julia Kristeva aborde la fonction poétique, et qu'elle s'empresse, d'entrée de jeu, de bien distinguer le langage littéraire « de la communication simple » (Kristeva, 1981 : 284). Le maître lui-même, après avoir pourtant insisté sur l'importance de ne pas confondre poésie et fonction poétique, glisse constamment de l'une à l'autre.³

La fonction poétique ? Unique (seule fonction « réflexive » parmi les cinq autres, « transitives » (Hébert)), elle est à la fois ce qui spécifie le langage littéraire (on pense ici avoir enfin touché la « littérarité » : le « côté palpable des signes », (Jakobson, 1963 : 218)), ce qui domine, dans l'art du langage (mais quels sont les paramètres de la dominance ?), et pour d'autres, « la réévaluation totale du discours et de toutes ses composantes quelles qu'elles soient » (Kristeva, 1981 : 286) : voilà bien ce qu'on appelait une figure impossible : englobée-englobante, dépli de l'intérieur sur l'extérieur, « auto-emboîtement ».

J'oublie d'autres flottements, mineurs (si l'énoncé « est orienté vers le contexte, sa fonction est référentielle » ; « si l'énoncé accentue le contexte, la fonction est phatique » – « orienté vers », « accentue »...) Remarquons par quel autre biais vient de s'obscurcir le paysage : le référent, « terminologie quelque peu ambiguë... » reconnaît lui-même Jakobson (1963 : 213).

Pris au pied de la lettre, et je veux dire selon la compréhension usuelle qu'on en a, empruntée à Jakobson, le référent n'est jamais présenté que comme contexte et périphérie. On reste donc avec la question : mais qu'est-ce qui constitue le texte du contexte ? Comment fait-on pour introduire le monde comme « message » ? Ou alors serions-nous condamnés à conclure que nous ne pouvons jamais, à l'intérieur d'une communication « linguistique », parler du référent-monde ? Bref, à moins que l'on veuille renouer avec le flou constitutif de ce qui s'est déjà appelé « l'art pour l'art », il serait important que le monde réel figure quand même au moins comme possible dans un schéma de communication dit, ou cru universel. Il y figure, certes, on l'a

3. « La fonction poétique projette le principe d'équivalence etc... En poésie... » ; « selon quel critère... reconnaît-on la fonction poétique ? [...] quel est l'élément dont la présence est indispensable dans toute œuvre poétique ? »

dit, mais émergeant comme pur contexte d'un dit festoyant sur lui-même, le « poétique » – ce qui a du sens en littérature, et en littérature seulement.

On rétorquera que Payant (1987) offre une réponse dans la distinction qu'il fait entre référent mondain et construit, mais je vais tout de même insister : la proposition de Payant ne prouve-t-elle pas le bien-fondé de la question ? Prévoir de devoir thématiser le référent dans le message ne revient-il pas à dire qu'il peut aussi bien ne pas l'être ?

Louis Hébert avance avec raison que l'universalité du système de Jakobson est tout au plus « postulée », et reconnaît par ailleurs à ce schéma une dimension à la fois plus restreinte et rarement évoquée : « l'élégance » du modèle des fonctions de Jakobson⁴, point de vue qui nous semble à la fois plus modeste, et qui explique quelque part l'extrême pouvoir de séduction du célèbre schéma.

L'enjeu final est sans aucun doute politique

A force de vouloir chasser le référent-monde comme non re-représentable, et au nom d'une lutte toujours pertinente contre son contraire, « l'excès de représenté » sous sa forme « réaliste » ou pire : réaliste-socialiste, il faut rappeler que la linguistique, à la fois « partie » de la sémiologie (Kristeva, 1981 : 293) – notons au passage les glissements de sens – et « patron général de toute sémiologie » (Saussure dans Kristeva, 1981 : 293) d'une part s'inscrit dans le procès proprement politique mené par l'entreprise structuraliste, surtout après les années soixante-dix (car « déréaliser » le littéraire, c'était à l'époque mener un combat contre la bourgeoisie) ; d'autre part renforce objectivement son aile droite en (re)fondant la validité d'un schéma où le référent-monde, « l'extra-linguistique » est réduit à faire partie du site du Signe, et de là à dire « oublié », il n'y a qu'un pas, vite franchi.

Si nous voulons tester cette « impertinence » du référent-monde en sémiologie, c'est tout simple : il suffit d'insister. De vouloir brancher les différentes sémosis sur le réel ; de prévoir les conséquences pratiques de

4. Terme que je vois de plus en plus utilisé, y compris dans les domaines les plus inattendus, comme la physique théorique (voir Michio Kaku, dans son livre-culte *Hyperspace*).

certaines avancées théoriques ; d'en dégager la portée sociale (même lointaine). La preuve qu'il y a là un enjeu, c'est qu'on pourra voir le clan serrer les coudes. Comme avouait honnêtement l'autre, sémiologue averti : « si on embarque là-dedans, on met la clef dans la boîte sémiotique ! » Il aurait sans doute reconnu qu'à ce niveau-là, nous ne sommes plus en sémiotique, mais dans une politique de défense de l'emploi...

Je répète qu'il n'y a pas ici de « coupables », encore moins de « complots » : il y a eu l'Histoire (années 60), puis sa négation (années 70), la mise à distance et au soupçon du signifié, puis du Sujet ; bientôt une loi unique : celle de la sélection et de la permutation, et au bout de l'itinéraire, emblématique : un signe vide, le Japon de Roland Barthes, qui nous conviait à une dernière quête : celle de la perte de sens, appelée justement « *satori* ». Les années quatre-vingts y ajoutant un zeste de post-modernité lipovetskienne, apparaît alors, c'est normal, sur les décombres et dans les gravats de la Pensée Occidentale, certaine Pensée Politiquement Correcte, forme folle s'excitant sur des contenus mous toujours interchangeables⁵. Il y a déjà vingt ans de cela, Finkelkraut (1982) parlait de *Défaite de la pensée*.

Je le répète : quand, pendant trente ans, au nom de l'immanence et de la synchronie (Lévi-Strauss), puis du destinataire « in fabula » (Eco), puis du signifié « toujours déjà... signifiant » (Derrida) on évacue à la fois le signifié⁶, le référent⁷, le Sujet⁸, et la diachronie — il n'y a plus qu'à ouvrir son... télé-horaire !

La sémiotique n'est pas comme telle responsable de quoi que ce soit. Tout ce qui est dit ici, c'est qu'un « trou » sémiotique peut constituer un

5. Pour ne prendre qu'un secteur parmi cent autres, la pensée politiquement correcte nous a habitués, par exemple sur la question nationale, à honnir toute forme de nationalisme comme étant rétrograde, pour ne pas dire tribale, et en même temps, à prendre fait et cause pour les Premières Nations... [“Peuples autochtones” en Amérique du Nord – NDLR]

6. « Il faut, dans notre Occident, dans notre culture, dans notre langue et nos langages, engager une lutte à mort, une lutte historique avec le signifié. » (1970, Barthes, Entretien avec R. Bellour) ; Barthes : « déjouer le signifié, déjouer la loi... » (entretiens avec S. Heath, *The Signs of Times*, 1971)

7. « [...] Une nouvelle vision du monde impose la discontinuité, la mise à distance du référent. » (Dosse, 1982 : 431)

8. Lentement ré-introduit par la quête paragrammatique de Kristeva, faisant écho à la logique de l'inconscient (Dosse, 1982, t.II : 87).

appel d'air idéologique, vite comblé par n'importe quel discours à tendance hégémonique.

Colmatons donc...

Une redistribution des fonctions de Jakobson pourrait ressembler à ceci : les fonctions émotive, conative, phatique et métalinguistique posant moins de problèmes, je propose, de deux choses l'une :

1) un schéma à six entrées, soit les quatre précédentes, plus la fonction texte (l'ex-fonction « message ») ce qui, à l'intérieur de la même fonction fait place à la fois au monde-signifié (référent-monde) et au monde-signifiant (« côté palpable des signes »), et qui a le mérite d'indiquer une double relation possible de causalité, d'induction /déduction, avec la fonction *con-texte*. Et le même schéma devient alors littéraire et linguistique « universel ».

2) ou une nouvelle grille à quatre entrées :

la fonction META, quasi-inévitable ;

la fonction référent-monde (texte) ;

la fonction contexte ;

et une hyper-fonction rhétorique (Barthes, 1970), où l'on verrait en lieu et place de l'ex-fonction émotive le Sujet réel ; un lecteur réel (ex-conative), donc son émotion ; les moyens de la déclencher (ex-phasique), et « l'accentuation du message pour son propre compte » (ex-poétique). On dira que cette hyper-fonction est « grosse » ; oui, mais elle est clairement fonctionnelle, donc débouche sur des opérations spécifiques à chacun de ses sous-niveaux.

Il y a donc moins subversion de Jakobson que déplacement d'unités baptisées, puis regroupées, différemment.

Et le plaisir de voir réapparaître ce qui a déjà existé chez K. Bühler (1934) et dans la sémosis morrissienne en cinq temps : le « monde » comme « contenu », et « objet » réel.

Quant aux « flottements », ils ne sont pas nécessairement à éliminer : il y en a toujours, même dans les sciences dures, où l'on tend tout de même à les réduire, et encore plus dans les sciences humaines (« dans leur cas, on ferait mieux de mettre le mot science entre guillemets... », Kristeva, 1981 : 295). La vraie question est de savoir si l'on peut continuer à tout dire et son contraire ; si le « référent » peut être à la fois décrit comme objet du monde, « objet de pensée » (Dubois et al., 1991 : 414), « objet réel » (Ducrot et Todorov, 1972 : 133), et « pas nécessairement... le monde » (Ducrot et Todorov, 1972 : 317).

La sémiologie comme « lieu d'agressivité et de subversion du discours scientifique » (Kristeva dans *Théorie d'ensemble* : 87) nous semble ici une idée, qui sans être originale, apparaît comme tout à fait pertinente.

Courons le risque, mais en allant jusqu'au bout, du renversement de l'intérieur sur l'extérieur ; appliquons systématiquement les règles de l'axonométrie, dont les effets esthétiques pleinement assumés sont eux-mêmes subversifs.

N'ayons pas peur de voir à nouveau la sémiologie comme « théorie inquiète du non-représentable », en en faisant une lecture à laquelle Julia Kristeva n'a pas nécessairement pensé : une théorie inquiétée par un référent-monde qui serait décrit comme non représentable...

Bibliographie

- BARTHES, R. (1970), *S / Z*. Paris : Seuil.
- BATESON et al. (1981), *La nouvelle communication*. Paris : Seuil.
- BÜHLER, K. (1934), *Sprachtheorie*. Iéna.
- Collectif (1968), *Théorie d'ensemble*. Paris : Seuil.
- DOSSE, F. (1991), *Le champ du signe*. Paris : La Découverte.
- DUBOIS, J. et al. (1991), *Dictionnaire de linguistique*. Paris : Larousse.

DUCROT, O. et T. TODOROV (1972), *Dictionnaire encyclopédique de sciences du langage*. Paris : Seuil.

FINKIELKRAUT, F. (1982), *La défaite de la pensée*. Paris : Gallimard.

HÉBERT, L. *La fonction poétique et les autres fonctions réflexives* (à paraître).

JAKOBSON, R. (1963 et 1973), *Essais de linguistique générale*, 2 vols. Paris : Minuit.

KRISTEVA, J. (1981), *Le langage, cet inconnu*. Paris : Seuil.

— (1969), *Semiotike*. Paris : Seuil.

PAYANT, René (1987), *Vedute*. Montréal : Trois.